

« c'est à partir d'une écoute, en vue d'une appropriation par le sujet du sens latent, que la clinique, débordant son acception médicale restrictive, est devenue une perspective des sciences humaines. Ce processus d'appropriation au fondement de l'approche clinique procède de la co-construction du sens qui se reprend dans les ajustements entre explications et associations du ou des sujet(s) et écoute et proposition interprétatives du clinicien » (Giust-Desprairies, F. (2003) *L'imaginaire collectif*. Paris : ERES p 33)

Je vais utiliser le livre : *Le travail de fin d'étude : s'initier à la recherche en soins et santé ?* Paris : Lamarre. (2004). M. Vial et O. Thuilier. Sous la direction de Eymard, C.

Ma thèse sera que la clinique n'est plus aujourd'hui une « approche qualitative ». C'est une méthode de recherche à part entière.

I. la Clinique, méthode de recherche

- Il est essentiel de différencier méthode clinique de recherche clinique. La recherche clinique est l'ensemble des recherches qui se réalisent « au pied du lit », au chevet ou au près du malade, du bénéficiaire ou du demandeur de soins. Ces recherches ont recours à différentes méthodes de recherche : méthodes expérimentales, méthode clinique, méthode différentielle, ainsi que les méthodes ethnographique ou ethnologique. La recherche clinique n'est pas en soi une méthode.
- La méthode clinique (de recherche) produit des savoirs sur un phénomène à partir du récit des sujets.
- Le chercheur en méthode clinique s'intéresse à la parole du sujet social qu'il rencontre et écoute à propos d'une expérience (« professionnelle ») thématique ou problématique, en tous cas ciblée.
- Soit Il se propose de construire ou de découvrir des éléments d'élaboration d'un cas clinique¹ à partir d'un travail d'interprétation du récit singulier du sujet se racontant et ayant la possibilité, notamment dans l'entretien clinique, de communiquer sa vision du monde, sa vérité.

¹ C'est la clinique des cas.

- Ou bien il se propose de repérer en situations les savoirs et les compétences plus ou moins conscients pour le sujet². Il s'agit pour le chercheur de rendre intelligible les réponses aux sollicitations sociales favorisées ou autorisées dans une situation thématifiée, précise. Ces configurations que le sujet construit se donnent à voir par exemple sous la forme de
- - préjugés, de croyances, d'idéologies, de conceptions, d'imaginaires exprimant la *souffrance*³ psychique des sujets,
- - mais aussi de savoirs en actes élaborés en situation (habiletés, savoirs incorporés, savoirs agis).

- Ces modes d'appréhension de la réalité par le sujet se donnent à lire dans des fictions,
- où se jouent et se rejouent des conflits, des tensions, des contradictions inhérentes à la fabrication du lien social, lequel se fait et se défait dans l'histoire individuelle et collective.

Rappels épistémologiques :

Il est stérile de continuer à opposer systématiquement la clinique à l'expérimental, bien que la méthode clinique s'ancre dans une autre conception de l'épistémologie qui privilégie l'humanisme et la subjectivité sur le naturalisme et l'objectivité.

La méthode clinique postule que l'humain est aussi du mécanique mais ne peut jamais y être réduit ; que le changement est inhérent au sujet qui porte l'héritage de son histoire, de sa biographie, de son parcours.

La clinique, en devenant méthode de recherche, se défait de la visée thérapeutique qu'elle avait à l'origine, en médecine. Elle devient pertinente à une relation éducative.

La vie sociale est conçue comme une réalité construite par les significations que lui confèrent les personnes, y compris sans qu'elles le sachent⁴.

Le sujet exprime la dynamique de sa vie (c'est ce qu'on a l'habitude de nommer sa *parole* et sa *vérité*) et la recherche doit la rendre intelligible.

La *singularité* du sujet social est ce que la clinique étudie : la façon qu'a concrètement la personne d'organiser son monde et de s'y tenir (plus ou moins péniblement, car il s'agit bien d'un travail, d'où l'idée de « souffrance »).

² C'est la clinique des situations.

³ Ne pas confondre la souffrance et la douleur. Souffrir est l'expression consacrée pour exprimer l'effort au quotidien fait par tous les sujets pour avancer, vivre parmi les autres et avec soi .

⁴ la théorie de l'inconscient peut être ici appelée

Qu'on parle de « biais à neutraliser » dans l'expérimental ou « d'étrangeté » dans l'ethnos, il s'agit bien à chaque fois pour le chercheur du double processus de distanciation/implication et du problème parfois parlé en termes de distance à prendre par rapport à l'objet étudié, avec ce casse-tête d'avoir à trouver la bonne distance alors qu'il n'existe pas de normes.

Disons que le chercheur a toujours à se questionner sur son rapport aux partenaires et le chercheur clinicien plus que d'autres parce qu'il n'évolue pas dans un territoire aux frontières nettement localisées. Son effort de distanciation deviendra rigueur scientifique.

Tâtonnements, régulations sont les repères de la conduite de la relation clinique. Tout peut devenir un indicateur. Tout peut être questionné.

« Le sujet y est compris non comme une substance mais lieu d'affrontement de forces (des instances psychiques en conflit). Un sujet porteur d'une division structurale mais aussi **traversé par des logiques et des contradictions sociales**, et comme capacité émergente à faire du sens. L'accent est mis sur l'importance accordée à **la parole élaborative**, à la relation comme condition du processus et aux projets personnels et collectifs comme quête du sens, de cohérence et de reconnaissance. »

(Giust-Desprairies, F. (2003) *L'imaginaire collectif*. Paris : ERES p 26)

Il n'empêche qu'il existe des dispositifs. Mais l'application sans discernement d'une méthode clinique qui ne tiendrait pas compte de l'implication du chercheur, qui ne ferait pas retour sur le sens des gestes et des actions du chercheur, aboutirait à faire une recherche désincarnée et vidée de tout rapport humain.

II. Deux dispositifs dans la méthode clinique

La clinique des cas s'inspire du travail en psychologie⁵ et en psychanalyse⁶. La clinique des situations se réfère aux travaux de la psychologie du travail⁷, de l'ergologie⁸ et de la théorie des situations et de l'agir⁹.

⁵ Pedinielli, J-L., 1994

Revault d'Allones & all, , 1992

⁶ Kristéva, J. 1991 (Fayard, 1988)

Kristéva, J., 1993

⁷ Clot Y : 2001, pp 35-51.

⁸ Schwartz, Y. 2001 , pp.67-91.

⁹ Joas, H. 2001, pp. 27-44

1 Le dispositif de la clinique des cas

La clinique des cas (ou casuistique) consiste à relever ce qui dans la particularité de chaque sujet est *exemplaire* de la vision du monde des sujets aujourd'hui.

Entre « ceci est un savoir singulier qui n'a trait qu'à cette personne » (clinique personnaliste) et « ceci est aussi valable pour toutes les personnes » (clinique cognitiviste), on opte pour la troisième solution : à la fois singulier et utile pour tous, c'est-à-dire pour tous ceux qui relèveraient¹⁰ du même cas qu'ils actualisent différemment.

□ Choisir une problématique de recherche appropriée :

Le chercheur ne pose aucun lien fixe et préalable entre les éléments : ni de cause à effet, ni de variances.

Il s'intéresse à la dynamique identitaire telle qu'elle se donne à entendre, pour la rendre intelligible.

Il va essayer de mettre à jour le système d'organisation du monde que porte la personne sur la problématique choisie par le chercheur.

Cette problématique se déploie autour d'un phénomène constaté qui a de l'intérêt dans le champ professionnel choisi. L'état de la question (le bilan des études sur ce point) permet de faire comprendre l'intérêt de la problématique retenue.

L'investigation du chercheur en méthode clinique se déroule donc

- dans un milieu précis,
- auprès d'une population qu'il a choisie comme étant pertinente à la question.
-

Ce milieu doit être « habitable » par le chercheur, il sera possible d'y introduire des entretiens, il aura les autorisations qui lui permettront, par exemple et c'est l'idéal, de proposer un espace de parole sur un thème affiché en lien avec le phénomène qui l'intéresse et que des gens y viendront de leur plein gré.

Ou bien que des rendez-vous pour discuter sur ce thème affiché soient possibles, dans un lieu calme. Une stratégie du chercheur peut être d'inviter un groupe, « pour réfléchir sur les pratiques » par exemple, et ensuite isoler dans ce groupe un ou des sujets pertinents à la problématique.

Fixer une durée minimale de chaque séance, sans être trop à cheval sur l'horaire.

Ne pas confondre l'entretien et la séance : l'entretien est l'ensemble des séances que vous aurez avec la même personne. On ne peut pas fixer au préalable le nombre de séances nécessaires, pas plus

¹⁰ La psychanalyse nous a appris que relever d'un cas n'est pas être dans la pure reproduction de ses symptômes, à l'identique, d'où le caractère transférable du savoir singulier par l'utilisation de taxonomies de symptômes jamais rencontrés pareillement agencés chez deux personnes.

que le nombre de sujets. En revanche, selon le phénomène choisi, il est intéressant de prévoir le temps, la durée de l'intervention sur le terrain. Le chercheur a donc intérêt à se donner un ordre de grandeur d'intervention sur le terrain (d'une semaine à plusieurs mois). Car tout ne sera pas exploitable, il faudra trier au fur et à mesure et ne continuer les séances qu'avec les sujets qui alimentent plus particulièrement la recherche.

□ **Identifier les sujets de la recherche :**

La méthode clinique ne s'intéresse pas qu'aux personnes malades. Dire que la clinique s'intéresse au sujet souffrant ne veut pas dire qu'il est « au lit » ou atteint d'une pathologie.

De même, dire que la méthode clinique s'intéresse à la parole du sujet ne veut pas dire que le sujet peut parler. Dans le cas où le sujet serait privé de son pouvoir d'élocution, où le langage oralisé n'est pas possible ou difficilement compréhensible (sujets autistes, psychotiques, dysphasiques, les personnes trachéotomisées ou laryngectomisées, les jeunes enfants...) le chercheur peut avoir recours à des dessins, des idéogrammes, des icônes, des peintures, il peut jouer ou faire jouer, pour remettre en scène des situations vécues dans le passé

En revanche, il est essentiel que le sujet puisse manifester ce qu'on appelle «sa parole» par rapport au phénomène étudié, c'est-à-dire

son effort pour vivre,

l'expression de ce qui est essentiel pour lui (sa vérité),

l'expression de ce qu'il est : sa vision du monde.

Le sujet doit pouvoir à un moment ou un autre *rencontrer* le chercheur, enclencher une réaction par rapport aux dires du chercheur : ceci est essentiel et c'est pourquoi nous ne pouvons retenir ni les bébés, ni les personnes en coma profond... qui ne peuvent à aucun moment participer activement au dialogue avec le chercheur.

Choisir les sujets pertinents à la recherche, c'est donc bien dire qu'un seul sujet, une seule personne (deux non plus) ne suffiront pas pour conduire cette recherche.

Les sujets doivent pouvoir « raconter » *leur* expérience par rapport au phénomène étudié. Et par exemple, s'intéresser « au vécu » de l'hospitalisation des patients atteints de SIDA, ne peut pas se faire à partir du discours des infirmières.

□ **Elaborer un cadre d'écoute :**

La thématique va devenir une question de recherche.

La théorie peut être empruntée à n'importe quelle discipline, elle peut être autre chose que la psychanalyse : une théorie sociale ou philosophique... la clinique n'oblige pas à manipuler un référentiel psychanalytique ou psychologique.

La clinique est une méthode de recherche, alors elle doit pouvoir se greffer sur *des* théories, dans l'idéal, sur toutes les théories existantes, comme les autres méthodes.

Le dispositif de la clinique des cas, consiste pour le chercheur à se donner une typologie des façons d'être *attendues*, un ensemble de *profils plausibles*, tous issus directement de la théorisation précédente. Ces catégories, cette sorte de « taxonomie » de configurations psychiques sera actualisée par rapport au terrain précis de l'expérimentation par une liste de *critères* et d'indicateurs possibles.

L'ensemble permet « d'armer l'écoute » : la clinique n'est pas une simple rencontre aux mains nues.

Ce n'est pas non plus arriver avec une grille d'entretien formatée qu'il s'agirait de remplir.

Le chercheur se constitue un cadre d'écoute et se l'approprié, il en devient familier pour entendre ce qui se dit en référence à ce cadre.

L'idée de base est que la personne ne va pas entrer dans le prévu, qu'elle le débordera en apportant sa singularité.

La clinique est la seule méthode qui permette de travailler sur *la surprise et l'inattendu* (elle permet même de les provoquer) car les critères ne sont pas une simple grille à remplir mais un cadre de références à questionner, à remanier tout ou partie.

Le but est de mettre à jour l'impensé de la problématisation de départ. Le chercheur peut avoir cette liste de critères devant lui pendant l'entretien, si la personne n'est pas trop près de ou bien il doit connaître suffisamment ces critères pour noter des choses par écrit pendant l'entretien, discrètement.

□ **L'entretien clinique :**

Il n'est pas possible de concevoir une quelconque construction de connaissance en clinique sans relation avec l'autre.

On ne va pas sur le terrain pour recueillir des données (comme dans l'expérimental ou la différentielle), ni pour accueillir des traces de ce qui existe déjà (comme dans l'ethnos)

mais pour vivre une relation appelée « entretien » qui se construit et dans laquelle la théorisation est déjà présente.

L'entretien est donc incontournable.

C'est beaucoup plus qu'un outil¹¹, *une rencontre* avec l'autre pour un recueil de sa parole.

¹¹ ne pas confondre avec l'entretien semi-directif ou non-directif

La confiance est nécessaire : c'est l'établissement d'un champ potentiel, une aire intermédiaire de confiance, de fiabilité, de créativité et d'illusion qui permettront le travail d'élucidation du vécu.

Le chercheur se centre sur l'autre qui devient un partenaire. Dans la conduite de ce type d'entretien, le chercheur lance une question inaugurale, amorce la discussion. Ce peut être une question portant directement sur le phénomène étudié, mais qui n'induit aucune réponse. Ce peut être aussi une question indirecte (comme on billard où on procède par ricochets).

Ne confondons pas une question, avec une interrogation qui, elle, exige obligatoirement une réponse. La dite question inaugurale peut se présenter sous différentes formes.

Le chercheur n'est pas seulement un œil et une oreille : il peut au cours de l'entretien avoir des stratégies pour que l'autre se questionne, être plus ou moins participatif. Ainsi, vous pouvez pratiquer « la relance » :

- *reformuler* : redire dans vos mots ce qui vient d'être dit en demandant si vous avez compris, sachant qu'en reformulant vous introduisez quelque chose que le sujet n'a pas dit ;

- *réitérer* : reprendre en répétant les derniers mots dits, en laissant la phrase en suspend pour que le sujet la finisse ;

- *questionner* sans jamais donner l'impression que vous avez la réponse ou que vous avez besoin, vous, de cette réponse : la réponse doit faire avancer l'autre dans sa propre compréhension.

- *s'étonner* de ce qui vient d'être dit pour provoquer une explication.

Le sujet doit penser que le chercheur essaie de le comprendre, lui, et que sa façon d'être est intéressante : aucun jugement ne doit être entendu dans ce qui est dit. Ce n'est pas un interrogatoire. Le chercheur écoute, fait parler et enregistre (en audio et/ou vidéo).

Il prend des notes en fonction des critères, il est attentif à tout ce qui n'entre pas dans la typologie de départ, ni dans la liste des critères préalables. Le chercheur pendant l'entretien fait, dans sa tête, des rapports avec la théorie

dans le but de comprendre ce que l'autre dit de lui-même. On peut aller jusqu'à parler de co-construction du sens de ce qui se dit.

Le thème affiché n'est qu'un prétexte pour s'intéresser à une personne ou à un collectif

On peut aussi s'intéresser à un groupe dont les caractéristiques homogènes correspondent à la problématique. Le choix stratégique de conduire un entretien de groupe peut être argumenté par la spécificité de l'objet de recherche qui porte alors sur les inter-relations, sur ce que les sujets se disent entre eux. Ce peut être une stratégie pour mobiliser les sujets qui auront ensuite droit à des entretiens

individuels. Pour certains groupes l'effet groupe peut être sécurisant, faciliter l'expression de sa propre parole.

L'entretien de groupe nécessite un effectif minimal et maximal : entre trois et cinq personnes. Plus le groupe est important plus les inter-actions seront insaisissables, intraitables et inexploitable.

Le chercheur enregistre les échanges, d'où l'importance de l'effectif du groupe pour pouvoir repérer qui a parlé.

Le chercheur sera attentif de manière privilégiée à ce qui se dit entre les protagonistes de l'entretien et non pas à ce qui lui est dit. Il se focalise sur le fonctionnement du groupe, son histoire et reste relativement en retrait.

Le chercheur peut noter des gestes répétitifs, des tics, des expressions du visage ou du corps mais il est particulièrement attentif au langagier, comme porte d'accès à l'imaginaire du sujet : il doit jouer sur/avec les mots – ou les gestes -en utilisant les associations, les appels, les propositions, les provocations de sens pluriels dans le respect de la "vérité" de l'autre car les mots sont l'Autre.

Du fait des inter-actions dans le groupe, il risque d'y avoir perte de l'objet de recherche, des digressions flagrantes et hors champ par rapport à la question de recherche. Ce qui est délicat, c'est que des temps de digressions peuvent être aussi nécessaires à la familiarisation du chercheur avec le groupe, et entre les sujets.

Alors le chercheur doit aussi savoir laisser aller la parole sans être directif et recentrer discrètement sur l'objet de recherche (ou bien alors essayer de comprendre, en situation, pourquoi ce sujet fait cette digression, lui en faire part, et reconstruire le lien avec l'objet de recherche). Dans le dialogue avec le groupe, la problématique doit être le fil rouge du chercheur à ne pas perdre de vue.

Le chercheur se rend disponible mais il est réflexif : toute expérience clinique doit comporter une réflexion sur sa propre démarche, elle est une pratique d'autoévaluation parce que la relation clinique, la posture clinique, le travail d'écoute sur le terrain ne sont pas qu'une question de savoir, de maîtrise de techniques, ni de vouloir faire.

Le chercheur assume son investissement dans l'entretien. La description de la passation des entretiens dans le texte de recherche doit comporter un compte-rendu des efforts faits par le chercheur pour afficher l'empathie, mettre en confiance, sans perdre de vue sa question de recherche et l'économie de son travail.

Le chercheur va pouvoir arrêter les séances et clore l'entretien avec un sujet, quand il a obtenu l'expression d'un changement, d'une surprise du sujet sur sa propre histoire. Il reste alors à faire valider l'entretien comme temps d'un changement dans la compréhension de soi, en renvoyant au partenaire les signes qu'il a émis et qui vous permettent de penser qu'il a changé d'attitude, qu'il a un peu changé

son point de vue, qu'il a exprimé un changement. En somme, cela consiste à pouvoir permettre au sujet qui vient de réfléchir sur lui-même avec le chercheur, de se dire que ce temps a été intéressant, important, facilitant enrichissant, pour lui, à un niveau ou à un autre.

□ **Traiter les entretiens :**

○ **Au fur et à mesure des séances :**

Ecouter l'enregistrement, le décrypter in extenso sans rien changer aux mots employés¹² (faire plusieurs copies informatiques du même entretien). Noter les intonations significatives et les mimiques récurrentes, si c'est une vidéo.

Dans une colonne en face d'un exemplaire du texte décrypté faire des commentaires : identifier les thèmes abordés, résumer les idées émises, donner des titres à des ensembles.

Le chercheur doit pouvoir faire apparaître des blocs significatifs qui donneront la logique des idées mises en actes dans cet entretien.

En somme, il fait apparaître le dispositif (ou le procès) réalisé dans l'entretien, en le découpant en étapes auxquelles il donne un titre, un thème. Cela servira notamment pour orienter un sujet vers tel ou tel thème qui lui paraît utile.

Retenir des passages qui semblent particulièrement intéressants, notamment parce qu'ils contiennent des choses étonnantes, particulières qui vous semblent dignes d'être travaillées. On peut commencer la séance suivante en faisant lire l'un de ces passages pour amorcer la discussion, faire expliciter ce qui a été dit.

○ **Reconstituer la logique de chaque sujet, sa dynamique psychique :**

Au bout de quelques séances, travailler les données recueillies. Faire le lien entre le contenu d'un entretien et les critères dans les profils : identifier le profil prévu duquel participe cette personne. Prendre une couleur par profil attendu et colorer des passages entiers (jamais un mot par-ci par-là). Si la même personne dit des choses qui appartiennent à plusieurs profils cela veut dire qu'il faut continuer l'entretien pour en savoir davantage. L'écoute se dirigera alors sur le profil qui semble dominer, celui qui pilote la personnalité de ce sujet.

Enfin mettre dans une autre couleur (ou une autre police) ce qui n'entre dans aucun profil.

¹² un codage minimal est nécessaire : des / pour les silences (augmenter le nombre avec la durée du silence) en gras quand le ton monte, la voix s'enfle – en caractère plus petit si la voix baisse significativement – caractériser en italiques le ton employé...

Reprendre la conduite des entretiens en ayant cette analyse dans la tête. On peut abandonner les séances avec certains sujets dont il pense qu'ils ne livreront plus rien d'intéressant. Les prévenir, bien sûr.

- **Les croisements des entretiens et l'analyse de contenus signifiants :**

Le chercheur pense maintenant avoir assez de matériaux mais cette analyse doit le confirmer. Sinon, il devra reprendre un ou deux entretiens ou des séances supplémentaires.

Pour traiter l'ensemble des matériaux, de tous les entretiens, il peut avoir recours à une analyse de contenu¹³, c'est-à-dire à un ensemble de techniques d'analyse des discours (le discours comprenant à la fois le « contenu du message » -ce qui est dit-, mais aussi le « contenant » -la forme que prend ce qui est dit-). Le chercheur doit tirer des significations non seulement du contenu mais aussi du contenant. Pour cela, il procède en trois temps.

Dans un premier temps, il repère et isole, dans la totalité des entretiens, les passages signifiants pour ce qu'il cherche. Notamment, il classe en deux fichiers ce qui confirme la taxonomie des critères de départ et ce qui la déborde. Ne pas oublier à chaque « item », à chaque *prélèvement* retenu comme digne d'intérêt, de mettre le nom du cas et de coder la séance (ex : Jean S4).

Dans un second temps, le chercheur se centre sur ces passages signifiants. Il utilise alors des procédures systématiques de description du contenu des messages – analyse thématique, analyse de l'énonciation, analyse de l'expression, analyse des relations¹⁴... Il se constitue ainsi, un répertoire d'indicateurs – par exemple les thématiques abordées par le sujet étudié, la manière dont ce dernier a agencé ses idées, ses lapsus, ses silences, ses onomatopées, ses rires, son ton ironique, ses omissions, ses figures de rhétoriques ainsi que ses préjugés, ses croyances, ses conceptions, ses figures imaginaires.

Dans un troisième temps, à partir de ces analyses qu'il va croiser, combiner (coller, déplacer), il infère un ensemble de résultats concernant les contenus, les conditions de production et de réception de ce discours en lien avec les profils attendus et les imprévus identifiés.

Premier étage de résultats : l'illustration de la théorie de référence du cadre d'écoute. Il s'agit de Remonter des analyses au cadre d'écoute. Montrer en quoi les entretiens permettent de rendre intelligible la théorie ; en quoi la théorie « a tourné » pendant les entretiens et ce qu'elle a produit.

- **La fabrication du cas :**

¹³ Bardin L. 2003.

C'est le *second étage des résultats*.

Soit le chercheur a rencontré une personne qui n'a rien des profils attendus et qui a apporté quelque chose d'entièrement neuf et qui déborde la théorie. Il n'entre pas dans les catégories prévues. C'est une situation rare et il faut de la chance ou bien une longue série d'entretiens est souvent nécessaire. La plupart du temps, le cas va être une agglomération de tous les passages inattendus recueillis : il est recomposé, c'est un combiné. Il atteste d'une tendance en voie de construction, en prise directe avec l'évolution des mentalités. C'est le résultat de l'enquête de terrain.

On doit rédiger le cas, c'est un travail d'écriture qui doit rendre vivant le portrait de la personne. Le cas construit est travaillé à partir des critères et de la théorisation : il doit d'abord déborder ces critères. Un cas n'intéresse que parce qu'il apporte de l'inédit. Le cas oblige à remuer la théorie et la modélisation prévues, c'est une mise à l'épreuve de l'objet théorique construit. Le commentaire qui suit la présentation du cas doit montrer jusqu'où la théorie est en quelque sorte « prise en défaut », en quoi elle est insuffisante pour comprendre ce cas.

□ **L'interprétation :**

Le savoir produit viendra non pas du cas, directement, mais bien de l'interprétation des régulations sur les critères et donc sur la théorie, que le cas occasionne. Le chercheur doit donc maintenant conduire une interprétation de l'ensemble des résultats obtenus et retourner à du théorique : quels concepts sont nécessaires pour rendre compte aussi du cas rencontré ? Empruntés à qui ? Comment se calent-ils avec les autres concepts employés ? Faire aussi retour sur la taxonomie de critères : en quoi étaient-ils utiles, opératoires ou non ? Comme les libeller à présent ? Retour aussi sur le mode d'intervention dans le terrain : qu'ai-je appris en faisant ces entretiens, sur la conduite d'entretiens cliniques, sur ma propre posture ... ? Dans quels travers suis-je tombé ? Ai-je su faire avec le transfert d'affectivité de mes partenaires ? Comme faire à l'avenir ?

Enfin se poser la question de l'utilité des résultats dans le milieu étudié.

2. Le dispositif de la clinique des situations

□ **Choisir une problématique de recherche appropriée :**

La clinique des situations s'intéresse à l'activité d'un sujet dans un agir professionnel mais on peut aussi l'employer pour étudier des séquences d'activités de la vie ordinaire liée à une pathologie ou un handicap, des séquences d'éducation ...

L'activité est tout ce que fait l'acteur à l'occasion de la réalisation d'une tâche, en situation, y compris lorsqu'il pense la situation. C'est à la fois le *penser*, le *dire* et le *faire*. L'agir est engagement total du sujet parce qu'il touche à sa construction identitaire : on agit avec ce qu'on est, avec ce qu'on se raconte de soi, avec l'image de soi où interagissent les autres. Ce que fait le sujet ne peut se réduire à une succession de prises de décisions rationnelles dans des protocoles d'action consciemment conduits. L'histoire du sujet s'infiltré partout —et donc sa créativité.

Les séquences étudiées comportent donc *des actions* réalisées, conscientisées, prescriptibles ou non ; ces actions s'agencent dans *des actes* (c'est l'agir organisationnel¹⁵, l'organisation signifiante des actions) et l'activité propre au sujet qui traverse le tout. Toute activité est incarnée dans un sujet-corps phénoménologique et est dépendante d'un imaginaire social, signe d'une vie psychique dont on ne peut faire l'impasse. La clinique des situations travaille à rendre intelligible ce qui dans l'agir se fait à la frange de la conscience, du « spontané », du non-réfléchi.

Le premier travail du chercheur consiste donc à choisir un type d'actions, de tâches répertoriées ou bien identifiables, pour lesquelles on a un protocole d'actions mais dont on ne sait rien de l'activité du sujet, de ce qu'il mobilise pendant qu'il utilise le protocole (ses doutes, ses motifs, ses appréhensions, ses certitudes, ses normes, ...). L'activité conduite est toujours un écart, une réorganisation, une appropriation par rapport à ce qui est dicté dans le référentiel des actions. L'essentiel de l'activité est le travail des valeurs professionnelles incarnées dans le sujet.

Le but de la recherche est la mise à jour et l'intelligibilité :

- *des savoirs agis*, ancrés dans l'expérience, fruits d'un travail à partir des normes sociales existantes que le sujet négocie en fonction de ce qu'il est, de ce qu'il croit bon de devoir faire à un moment précis ou de ce qu'il ressent comme faisable ;
- *des concepts pour agir*, qui constituent un système de références possibles pour un sujet donné et dépendent de son éducation. Ils lui permettent, parce qu'ils sont convoqués dans l'acte, de s'orienter sans avoir besoin d'arrêter le cours de l'action.
- *des significations sociales communes*, propres à une culture, incluses presque sans le savoir, dans l'acte. Ce sont des signes établis, disponibles, lisibles et décodés par l'acteur, sans y réfléchir, avec le goût de l'immédiateté.
- *des figures identitaires et des postures* que l'acteur emprunte pour tenir son rôle social ;

¹⁵ Maggi, B. 2003

- *des ingéniosités* mises en actes par le sujet, des compétences incarnées et qui relèvent de deux grands type de pensée pour agir :

. *des habiletés prudentes* pour faire avec les obstacles, arriver aisément à ses fins, « taper juste et au bon moment », saisir l'occasion favorable (pensée dite « du Kairos¹⁶),

. *des tours habiles* : diverses « ruses » (pensée dite « métis » qui consiste à se donner toujours pour autre que ce que l'on est, pour arriver à ses fins¹⁷).

Ingéniosités auxquelles les praticiens ont recours pour mettre en scène le motif de la situation (le pour quoi on est ensemble), pour instaurer un champ potentiel communément partagé avec l'autre, espace d'intimité protégée en même temps qu'espace de jeux réciproques, là où l'application du protocole existant s'avère insuffisante, là où il n'y a pas de procédure préétablie.

Le chercheur peut choisir sur lequel ou lesquels de ces ingrédients de la situation va porter son travail de recherche avant d'être sur le terrain ou attendre les premières rencontres pour le décider. Ce sont les objets qu'il va étudier.

Encore une fois, il ne peut pas fixer au préalable le nombre de séances nécessaires, pas plus que le nombre de sujets. Mais il doit rendre compte de ses choix. Mais de même que pour la clinique des cas, il doit choisir précisément le type de sujets intéressants son travail et prévoir une fourchette temporelle et le moment le plus propice pour intervenir.

□ **Le cadre d'écoute :**

Ici aussi, la théorie peut être empruntée à n'importe quelle discipline. Le chercheur peut partir avec un ensemble de critères sur les objets qu'il a décidé d'étudier dans les situations attendues ou se donner des critères au fur et à mesure qu'il travaille ce qu'il récolte.

Il est utile mais non indispensable d'avoir une idée préconçue sur les liens entre les objets étudiés, elle peut se construire au cours des épisodes de terrain. Cette « hypothèse » ici n'est pas de même type que l'hypothèse expérimentale. Elle ne suppose pas *a priori* des rapports de causalité mais peut porter sur n'importe quel type de rapport entre les éléments (rapport de contradiction, rapport d'opposition, rapport de complémentarité, etc.).

□ **Les rencontres cliniques :**

¹⁶ Trédé, M. 1992

¹⁷ Dérienne, M. & Vernant, J.P. 1974

Tout ce qui a été dit plus haut sur l'entretien clinique individuel ou de groupe est valable ici.

De plus d'autres types de situations de collectes de données sont disponibles. Ce ne sont pas non plus de simples techniques de recueil, elles demandent, comme l'entretien clinique, un souci d'empathie, d'ouverture à l'Autre, un travail sur soi. Le sujet rencontré est celui qui véritablement fait un chemin, apprend sur lui-même et son fonctionnement, qui découvre ses richesses et son savoir-faire. Il s'agit ici de provoquer un processus d'évaluation par le sujet lui-même de ce qu'il fait. Le chercheur peut donc utiliser la vidéoscopie. Il filme des situations réelles puis il fait visionner le film à différentes personnes : le sujet qui a conduit la séquence, des pairs, des subordonnés, des supérieurs... etc. : tous ceux qui croient savoir ce que le premier a fait et avoir quelque chose de pertinent à en dire. Il peut prendre ces « témoins » dans le cercle du sujet ou à l'extérieur. Ce que le chercheur analysera ce sont les commentaires, les réactions qui sont aussi filmées.

- On appelle « auto-confrontation croisée »¹⁸ quand on met ensemble le sujet qui se regarde faire et un témoin et qu'ils doivent commenter ensemble le film de départ.

- On parle « d'instruction au sosie »¹⁹, pour un jeu de rôle qui consiste pour le sujet de dire à quelqu'un d'autre tout ce qu'il y a à faire, comme si l'autre allait le remplacer.

- On peut aussi décrypter des passages clefs et les donner à lire et à commenter aux « témoins » et enregistrer ce qu'ils en disent.

- Une autre stratégie encore, lorsqu'il n'est pas possible de filmer ou d'enregistrer, est de demander à chacun des acteurs de relater par écrit la scène, la situation vécue. C'est sur ce matériau que le chercheur fera réagir les témoins.

Ce qui importe dans l'utilisation de ces différentes techniques, c'est l'anamnèse à conduire : ce qu'il faut obtenir, c'est que le sujet revive, revoit, ravive la scène passée.

□ **Les traitements :**

Les traitements se font ici aussi au fur et à mesure des séances et lorsque les séances sont déclarées terminées par le chercheur, comme dans la clinique des cas. Le chercheur doit organiser, sélectionner le matériau essentiel et le traiter. Ce traitement sur le ou les types d'ingrédients de la situation qui ont été choisis comme objets d'étude, participe de ce qu'on appelle une « élucidation clinique », c'est dire que c'est un travail long, d'approches plusieurs fois recommencées, de la vérité du sujet.

¹⁸ Clot Y & Faïta D, Fernandez G, Scheller L., 2001

¹⁹ Clot, Y., 1999

D'abord pour cerner la dynamique d'un sujet, puis pour croiser tous les entretiens et mettre à jour des catégories d'ingrédients trouvés. Ce qui a été dit de l'analyse de contenus est aussi utilisable.

Analyser les entretiens ou les films de départ pour en sortir le dispositif mis en place par chaque sujet et isoler des blocs signifiants qui « font situation ». C'est-à-dire déterminer des épisodes avec un début et une fin, découpés dans une durée qui les dépasse. Seul l'épisode qui fait situation sera étudié en détail. Car tout épisode ne peut pas être appelé situation. La situation s'organise autour d'un événement.

- L'événement est un élément qui organise la situation. L'événement fait irruption dans le cours de l'activité et bouleverse le cours de l'action entreprise. Il est imprévisible et reconnu après l'action conduite ou réalisée.

-L'événement peut être lu comme déclenchant un moment dans lequel quelque chose d'important, d'essentiel pour le futur, arrive. Cet important n'est pas à réduire systématiquement à la mise à jour d'un objectif à atteindre. Ce moment n'est pas forcément déclaré comme tel, quand il arrive. Le chercheur suppose qu'à partir de là un autre chemin, inconnu, s'est profilé.

Quand le chercheur présente ces situations (dans une séance suivante, soit écrites, soit visualisées) l'événement permet au sujet de cristalliser, de faire exister pour lui quelque chose de lui-même en train d'agir. S'ouvre l'occasion pour le sujet d'une perlaboration, un « décanterment », une « concrétisation » singulière qui va transformer ses savoirs agis en savoirs d'expérience. Le repérage de situations (savoir ce qui a « fait situation ») permet donc au sujet d'apprendre, de produire les savoirs complémentaires nécessaires à l'atteinte du bien être au travail, et pas seulement d'en rester aux savoirs antécédents. Le sujet, se voyant faire, produit un commentaire pour s'entendre sur la lisibilité de l'un ou l'autre des objets utilisés dans la situation. Et c'est parce que l'agir devient une fiction organisée que le sujet qui l'interprète peut y apprendre quelque chose. Toute situation étudiée devient donc *une situation d'apprentissage*. Et c'est aussi *cet appris dans l'entretien de recherche* qui intéresse le chercheur. Le chercheur ne doit pas oublier que travailler sur le sens des situations permet « de comprendre comment l'activité fait histoire²⁰ » pour ce sujet. Il s'agit pour le chercheur de cerner ce que le sujet met en jeu dans les situations retenues, de faire des catégories d'objets en lien avec la théorie et de retenir des indicateurs signifiants qui explicitent les discours obtenus et étoffent ou non « l'hypothèse » ou la question de recherche.

²⁰ Schwartz Y. 2000. p. 46

En revanche, les catégories que le chercheur établit portant sur l'ensemble des entretiens, sont transverses à la spécificité des sujets ; elles constituent un *répertoire* attaché au type de tâche choisi.. Tous les sujets n'ont pas parlé ni montré tous les ingrédients des situations étudiées. Se demander en quoi cela est indicatif d'une manière d'être particulière à un sujet donné, qu'elle est sa créativité particulière par rapport aux autres sujets. Nommer son *style*²¹ d'être dans l'agir, le profil qui le caractérise, voire même le cas qu'il incarne (on bifurque alors sur la clinique des cas). Décider si on lui en parle ou non : ne pas l'influencer car faire valider les résultats par les sujets eux-mêmes est une sage précaution : leur proposer les catégorisation des objets qu'on a construites et leur demander s'ils sont d'accord pour qu'on les regroupe ainsi. Ne leur parler que du contenu de leur entretien, et non des ingrédients que identifiés chez d'autres sujets.

Enfin, comme dans la clinique des cas, faire parler les sujets sur ce qu'ils ont appris sur eux-mêmes et sur leur travail avec le chercheur.

Ne pas confondre le traitement des ingrédients qui donne les résultats et l'interprétation de ces résultats.

□ **L'interprétation :**

Le travail est sensiblement le même que pour la clinique des cas.

Retourner à la théorie et à « l'hypothèse » ou la question de recherche et produire des éléments de régulation théoriques : être attentif à l'imprévu. Par exemple, convoquer une autre théorie ou un autre concept rendu nécessaire par ce qui déborde le cadre d'écoute prévu. Le fait de convoquer une autre théorie n'est pas s'apercevoir que l'on n'avait pas pensé à telle ou telle théorie. C'est bien à partir de l'analyse du matériau, de ce qui est imprévu, qu'une théorie se fait nécessaire. C'est la convocation de cet élément théorique imprévu qui renouvelle, régule le cadre d'écoute, la question et la problématique.

Réfléchir à sa posture et à ses propres apprentissages.

Eventuellement poser ce que l'on appelle une « hypothèse explicative », en fait ce peut être une thématique, une problématique, une question de recherche, pour une recherche à venir. Cette suggestion inédite résume toute la régulation théorique et serait le point de départ d'une autre recherche conduite dans n'importe quelle méthode.

²¹ . Clot, Y. & Faïta, D. 2000

(2005) Conférence au séminaire CREN, axe 3 Clinique de l'éducation et de la formation, Université de Nantes. Méthodologie clinique en sciences de l'éducation : posture du chercheur

Donc la clinique peut être une méthode de recherche en sciences de l'éducation à part entière. Elle permet de travailler certains objets que les autres méthodes ne travaillent pas.